

In memoriam

Jean-Pierre Gouzy

Claude Nigoul

Conseiller spécial du Centre international de formation européenne. Ancien directeur de l'Institut européen des hautes études internationales.

Jean-Pierre est arrivé au CIFE dans les temps héroïques. Dans ces temps où Alexandre Marc qui, épaulé par quelques amis, avait décidé d'inculquer aux cadres de l'opinion européenne l'ardente conviction de la nécessité d'une Europe fédéraliste, en était l'unique animateur, aidé d'un petit secrétariat et de quelques militants bénévoles. Il connaissait Alexandre Marc depuis la fin des années quarante. Il le côtoyait dans l'effervescence des mouvements fédéralistes, était comme lui délégué au Congrès de La Haye, avait combattu avec lui pour la Communauté européenne de défense et pour le projet d'Union politique et, comme lui, s'était relevé de leur échec en 1954 avec la détermination de poursuivre et de renforcer le combat. C'est donc tout naturellement qu'il l'avait suivi au CIFE et c'est là que je l'ai connu quand, à l'appel d'Alexandre, j'ai laissé mon poste à la faculté de droit de Toulouse pour me joindre à cette maigre cohorte.

En cette année 1964, le CIFE commençait une période faste; le succès du Collège d'études fédéraliste créé en Vallée d'Aoste en 1961 se confirmait, l'ouverture de l'Institut européen des hautes études internationales à Nice se profilait. Ce dynamisme avait convaincu fondations et gouvernements d'abonder le budget d'une organisation qui semblait avoir le vent en poupe. Le temps était ainsi venu d'accueillir de nouveaux disciples: je fus de ceux-là, avec Ferdinand Kinsky, Peter Bauer et Arnaud, l'un des fils d'Alexandre.

Dans cet aréopage, Jean-Pierre tenait une place à part : il était le plus ancien dans le grade le plus élevé et, par ses fonctions de secrétaire général et de directeur administratif, l'autorité de référence pour les nouveaux venus. Mais il était aussi journaliste et, à ce titre, animateur du bulletin mensuel qui s'appelait déjà l'Europe en formation. Appelé de la première heure, il était, naturellement, le plus proche du prophète Alexandre, mais il lui revenait également d'assurer la diffusion de la bonne nouvelle fédéraliste : en quelque sorte, parmi les disciples, il était, en même temps, l'apôtre Jean et l'apôtre Pierre.

J'ai découvert alors un homme accueillant, pondéré, d'un abord sympathique mais retenu. Une certaine distance a persisté longtemps entre nous, car il m'impressionnait par son riche pedigree de militant européen et par son entregent dans les milieux de la politique et de l'administration : il y connaissait, sans jamais s'en vanter, aussi bien ceux qui défrayaient la chronique que les fonctionnaires obscurs, du bon vouloir desquels dépendait l'avenir d'un dossier. Mais, et cela ne manquera pas d'étonner ceux qui l'ont connu benoît et débonnaire, il pouvait s'avérer aussi franchement colérique, se laissant parfois emporter par des éclats soudains, aussi tonitruants que vite retombés. Marque de l'intransigeance devant les compromissions, de l'impatience devant les attermolements, de l'inquiétude devant les incertitudes du lendemain. Et la précarité chronique du CIFE lui offrait maintes occasions de ces sautes d'humeur, face aux piétinements de l'Europe et aux difficultés quotidiennes du combat.

Quoi qu'il en soit, et je m'en convainquis très vite, Jean-Pierre aimait le CIFE. Il l'aimait tellement qu'il lui a consacré toute sa vie. Il l'aimait tellement même, qu'il l'a épousé. Ou plus précisément qu'il a épousé Nicole qui, en ces années, avait elle aussi rejoint la phalange fédéraliste installée alors à Paris, rue de Trévis, pour en diriger le secrétariat. Ainsi savaient-ils de quoi parler à la maison !

Mais le CIFE le lui rendait bien. Le CIFE aimait Jean-Pierre. Et je peux témoigner d'une chose fort étrange : comme dans toute organisation, persifler au sujet des collègues est un sport obligé. Le CIFE n'y échappait pas, surtout au sein de la génération montante baptisée, pendant quelques années du moins, la « jeune équipe », toujours prompte à engager un procès en ringardise des anciens. Jamais, pourtant, je n'ai entendu proférer de critique envers Jean-Pierre. Il allait de soi qu'on l'aimait et que cela, comme une évidence, allait sans dire.

C'est ainsi qu'a pu naître entre nous et se fortifier une bonne amitié.

Comme toute amitié, elle était faite d'affinités, d'idéaux partagés, de complicité, bientôt de souvenirs communs mais, par-dessus tout, elle se fondait sur une estime, voire une admiration, réciproques.

Mon estime, tout d'abord, allait à lui parce qu'il était la conscience du CIFE. Non pas celle du fédéralisme, apanage incontesté d'Alexandre Marc, mais celle de la nécessaire stabilité de l'institution qui avait pour mission de transmettre l'idée.

Il était le sage qui, mieux que tout autre, possédait la vertu cardinale de prudence. Quand la tendance des nouveaux dirigeants, la « jeune équipe » maintenant vieillie, était de se consacrer à la discussion de réformes soi-disant indispensables, au lancement de nouveaux projets ambitieux, à s'aventurer sur de nouvelles voies, à tirer des plans sur la comète, Jean-Pierre veillait. Pour lui, la vérité était dans les comptes et dans les budgets et, plutôt que de nous laisser vagabonder, il nous ramenait à la dure réalité des chiffres. Ainsi, à chacune des réunions de l'équipe de gestion, nous imposait-il la lecture pointilleuse, ligne par ligne, des budgets correspondants, pour vérifier la faisabilité de nos propositions et nous ramener à l'essentiel : ne rien faire qui pourrait mettre en péril la pérennité du CIFE. Cela nous agaçait prodigieusement et, par dérision, nous avons baptisé cet interminable rituel *Bible reading*, lecture de la Bible. Pourtant, il n'en avait cure : il lui revenait de nous ramener au sens des réalités, à modérer les initiatives hasardeuses, à maintenir le CIFE sur les bons rails, à lui éviter les embardées.

Mais, au-delà de l'estime, c'est l'admiration qui, peu à peu, m'a gagné tandis que je découvrais cette connaissance sans mesure qu'il avait des réalités européennes, des arcanes des mouvements qui luttaient pour l'union de l'Europe, des personnes et des organismes qui, à tous les niveaux, y contribuaient ou y faisaient obstacle. On pouvait, à ce propos, parler d'une véritable érudition. Il était la mémoire du CIFE, qualité à quel point précieuse pour qui a le besoin impératif, pour délivrer une information et un enseignement crédibles, d'éviter les données approximatives ou les interprétations erronées, de mieux décrypter les faits pour mieux saisir le sens du mouvement, de savoir qui est qui, de se garder des mauvais conseillers ! Pour s'en convaincre, rien de mieux que de relire sa chronique dans l'Europe en formation assurée, depuis 1965, à chaque livraison, jusqu'à celle-ci qui porte le numéro 380. Ou, tout aussi bien, son « Histoire de l'Europe », parue voilà quelques années, et dont chaque page abonde d'informations dont la richesse éclaire, dans leurs aspects souvent méconnus, les péripéties des moments majeurs de l'histoire européenne et mondiale.

Mais cette mémoire du monde européen, qui était à la fois expérience et culture, qui permettait de trouver la bonne personne, de s'adresser au bon interlocuteur et, surtout, d'avoir la bonne intelligence de l'événement, Jean-Pierre ne l'avait pas de science infuse. Il la devait au travail de journaliste qu'il effectuait avec une conscience méticuleuse, un professionnalisme, trop souvent disparus aujourd'hui. Scrupuleux, certes, mais parce qu'acharné à ne rien écrire, à ne rien dire qui n'ait été minutieusement recherché et vérifié. Une anecdote illustre cet acharnement à la vérité. Dans le courant de l'été, je fus amené à lui demander une brève note sur l'Europe en formation, son histoire, son orientation et son évolution, qui m'était nécessaire pour monter un dossier consacré à l'ensemble des activités du CIFE. Il y consentit volontiers et me la promit, conformément à mon

souhait, pour la fin du mois de septembre. Quand l'échéance arriva, il me téléphona pour solliciter un délai de quelques semaines. Le temps passa et, ne voyant rien venir, je le relançai en décembre. Sa réponse me laissa pantois : « encore un peu de patience » me dit-il et, pour s'excuser « vous comprenez, c'est un gros travail, j'ai dû reprendre tous les numéros de l'Europe en formation depuis les débuts, et les dépouiller pour bien retracer l'évolution. » Trois cent quatre-vingts numéros de la revue ! Tout cela pour une note d'une page ! Qui dit mieux ?

Tel est le souvenir que je vais garder de Jean-Pierre. Bien sûr, il aurait fallu évoquer son activité politique au sein des mouvements fédéralistes, son rôle au sein de l'AJE, « l'Association des journalistes européens », pour sensibiliser ses confrères à la construction européenne, son travail d'animateur inlassable à la Maison de l'Europe de Paris, son engagement, avec l'aide indéfectible de Nicole, son épouse, dans les « Réalités européennes du présent » dont il fut le pilier de 1967 à 2008. Et bien d'autres aspects encore de cette activité foisonnante de journaliste et de militant, tous orientés vers la défense de la même cause qu'il aura servie avec tous les moyens, tous les talents, qu'il pouvait mobiliser : la construction de l'unité fédérale de l'Europe

J'aurais garde, toutefois, de ne pas oublier, ce qui laissera en moi et, sûrement, chez bien d'autres qui l'ont connu, l'empreinte la plus durable de son passage dans nos vies ; le sens d'une vraie amitié.

Une amitié est faite, avant toutes choses, de parenthèses de bonheur. Jean-Pierre excellait dans l'art de les ouvrir et c'est autour d'une bonne table qu'il le faisait le plus volontiers. Jean-Pierre était un gourmet, un gourmet de la table et un gourmet de l'amitié. Et, s'il aimait la bonne chère, s'il connaissait mieux que bien des professionnels, la topographie gastronomique de Paris et même de la France (n'avait-il pas le regret de ne pouvoir tenir dans l'Europe en formation une chronique gastronomique !), ce n'était pas seulement pour la finesse des plats ou le bouquet des vins — dont il était un connaisseur averti — c'était, aussi et surtout, pour les fumets de l'amitié qui, au travers des conversations, des anecdotes, des souvenirs, s'exhalaient d'une table chaleureuse. C'est là aussi que mieux qu'ailleurs, s'est fortifiée une fraternelle relation, bien au-delà des solidarités de travail et des convictions partagées.

C'est là aussi que j'ai le mieux compris que Jean-Pierre était un homme complet, engagé mais lucide, débonnaire sur l'accessoire, mais intraitable sur l'essentiel. Un journaliste, et des meilleurs certes ; un fédéraliste, sans doute ; mais, avant tout, un ami sincère et sûr, qui nous a quittés, au terme d'une existence riche et féconde et qui laisse dans nos cœurs la joie d'avoir souvent cheminé à ses côtés.